

LA SCIE,

Tous ceux qui voudraient s'abonner à LA SCIE, peuvent le faire en s'adressant au propriétaire et en payant 37^½ centins pour trois mois. Le tout d'avance.

LA SCIE paraît le SAMEDI de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la rédaction devra être adressée FRANCO à

L. P. NORMAND.

LA SCIE

Castigat ridendo mores.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

On s'abonne chez M. E. BALZARETTI, No. 39, rue du Pont et au propriétaire de ce journal, No. 59, rue Des Possés, St. Roch.

LA SCIE se vend chez M. E. BALZARETTI, No. 39, rue du Pont, chez Mde. CHATELAIN, coin des rues St. Ours et St. Valier, St. Roch, chez M. N. DUBOIS, rue et faubourg St. Jean, et chez M. J. BASTIEN, No. 18, rue Parisis, en face de l'Hôtel Russell, H.-V., Québec.

Langevin.

Cauchou.

Cartier.



LANGEVIN.—Mon Dieu ! que ça ne revient pas vite.

CARTIER.—Sais-tu, Langevin, ce qui m'a valu cette maudite maladie?... c'est ce morceau de dinde que j'ai dévoré quand nous avons dîné avec ces diables de délégués. Entre nous, j'avais une faim ce jour-là, mais une faim !...

LANGEVIN.—Je le crois bien ; mais il n'en est pas moins vrai que si nous n'avions pas "été" par en bas, nous en serions peut-être morts !

CAUCHOU.—Et moi, je soutiens le contraire : je dis que si nous n'avions pas été par en bas, nous n'aurions pas eu la visite des délégués, donc pas de dîners... Aie ! aie ! einh ! einh !... voilà mon mal qui me reprend !

CARTIER.—Tu es trop glouton, mon cher ; je parierais que c'est l'arête de cette loche qui te cause tant de souffrances, tu sais ?

LANGEVIN.—Si le peuple savait le secret de nos chambres à coucher, il ne dirait plus alors que nous ne parlons que de la bouche ; car depuis quelques jours nous avons le cœur à tout moment sur le bout des lèvres.

UN SERVITEUR.—Vous vous plaignez, m'sieu !... auriez vous besoin de quelque chose, par hasard ?

CAUCHOU.—Sortez, vieux bavard !... nous n'avons besoin de rien !

LE SERVITEUR.—Le peuple aurait bien besoin de vous autres, lui ; quand ce ne serait que pour vous huer ! !

FEUILLETON de "LA SCIE."**LA PLUIE**

ET LE

BEAU TEMPS.

(Suite et fin.)

—Mais le vent soufflait et la pluie tombait avec tant de fracas que personne n'entendait.

—Tout à coup elle trembla et ses dents claquèrent avec force, elle s'assit sur une pierre et un homme vint à passer.

—Mes enfants ont faim, lui dit-elle.

—Comment, dit durement l'homme, vous nourrissez un chien, et vos enfants ont faim ?

—La femme ne répondit rien, et l'homme passa.

—Puis la femme rentra dans sa chaumière, elle s'assit et pleura.

—Les enfants dormaient toujours.

—Le chien se leva, sauta près d'elle, et lécha son visage. Alors, elle le prit comme elle avait pris ses enfants, dans ses bras, et là, ils restèrent longtemps tous les deux ; déjà elle avait chaud, et tous deux allaient s'endormir quand un frappa un coup à la porte, si fort que les trois enfants s'éveillèrent, le chien gronda, et se plaga devant le lit des enfants.

—Un homme entra.

—Voyons, dit-il, en désignant le chien, en voulez-vous trois francs, c'est plus qu'il ne vaut ?

—La femme se leva plus pâle qu'une morte, et toucha son visage encore chaud des caresses du chien.

—L'aîné des enfants dit alors :

—J'ai faim.

—Le chien regardait la femme, prêt à s'élançer, prêt à mordre.

—Il y eut un grand silence.

—Vendez son ami !

—Prenez, dit-elle enfin, en cachant sa tête dans ses mains.

—L'homme fit un mouvement, mais le chien gronda si fort qu'il n'osa approcher.

—Les trois enfants se mirent à pleurer et l'aîné dit encore :

—J'ai faim.